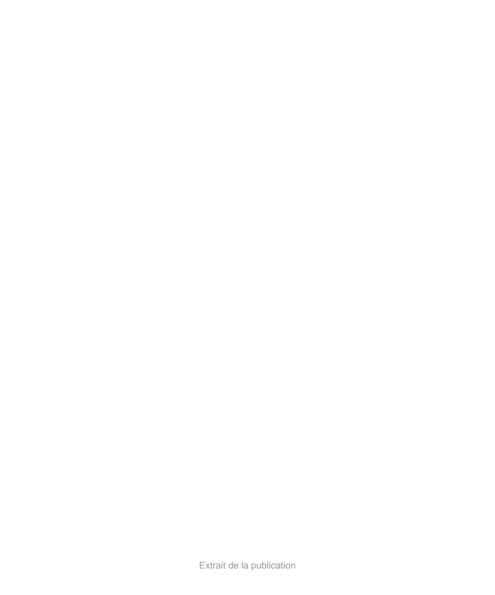
JEAN-PAUL SARTRE

## SITUATIONS, VII

problèmes du marxisme, 2



GALLIMARD









Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1965.

## RÉPONSE A CLAUDE LEFORT

Je n'ai jamais nié l'enracinement social du travailleur ni les fondements objectifs de la classe; je n'ai jamais pensé que les hommes fussent entre eux comme des soldats de plomb et qu'il fallût travailler du dehors à les fondre ensemble. A mes yeux, la solitude et l'union sont des relations complémentaires dont le rapport mesure l'intégration d'une société. Que certains groupes restreints soient fortement intégrés sans médiation, c'est l'évidence. Qu'une telle « socialité » puisse un jour caractériser la société tout entière, pourquoi pas? Marx nous annonce que l'association communiste résorbera en elle et dissoudra tous les pouvoirs : le libre épanouissement de chacun conditionnera l'épanouissement de tous. Observez toutefois que cette société doit avoir liquidé ses classes, c'est-à-dire le principe de la division. La lutte des classes, voilà la déchirure du tissu social : quand elle commence, cette déchirure, où s'arrête-t-elle? Le sens commun répond : pour que les classes s'opposent les unes aux autres, il faut bien que chacune possède en elle-même un principe d'unité. Mais ce n'est qu'un argument de sens

commun: la nation n'est qu'un « songe bâtard »; elle est faite de morceaux; pourquoi la classe n'aurait-elle pas cette même cohérence illusoire, pourquoi la division ne se multiplierait-elle pas à l'infini à partir d'une opposition première? Et puis cette unité ne varie-t-elle pas avec les rapports de force? En temps de guerre étrangère la cohésion des troupes dépend de l'action. Agir rapproche, intègre; pâtir désagrège. Dans toute collectivité, on trouve en proportion variable l'activité et l'inertie: l'extériorité réciproque des membres — c'est-à-dire leur tendance à la désintégration — dépend de cette inertie, c'est-à-dire

des forces qui s'exercent sur le groupe.

L'inertie des masses, ai-je dit que c'était leur statut naturel? Les masses ne sont pas naturelles: elles ressemblent à la Nature mais on les fait; l'extériorité des particules qui les composent est produite; c'est un statut historique qu'on impose au prolétariat à un certain stade de son évolution et du développement des techniques. Cet état de masse n'est jamais absolu, précisément parce qu'il existe (et qu'il a toujours existé) des organes de centralisation et de liaison. Ai-je placé le Parti en dehors de la classe ouvrière? Mais d'où lui viendrait sa transcendance? Et s'il lui était transcendant, comment pourrait-il agir sur elle? Et transcendant à quoi? masses, quand justement les cellules communistes sont des micro-organismes qui se forment en leur sein? A la classe, quand les masses s'organisent en classe par le moyen du Parti? Où ai-je écrit que le Parti était identique à la classe? C'est comme si j'appelais botte le fil qui retient les asperges. Encore le fil est-il extérieur: mais le Parti, je pourrais dire — tenez, en usant de votre langage — que c'est « ce qui permet aux ouvriers d'agir et de penser en complicité et de se penser ensemble comme différents de la société ». Bref, c'est une médiation entre des hommes. Vous pensez que cette médiation s'établit d'elle-même entre les ouvriers; je pense moi, qu'elle est, à certains moments de l'histoire ouvrière, à la fois rapport et volonté; cette ambiguité (le rapport peut être vécu pour soi par les travailleurs en tant qu'on le leur propose, et voulu comme rapport en soi par le militant qui tente de l'établir) fonde la possibilité d'une dialectique qui tantôt oppose les masses au Parti et tantôt les unit. Ai-je nié que le Parti tire sa force du prolétariat, mais vous surprendrai-je en vous révélant que les communistes s'en déclarent persuadés comme vous et moi? Son rôle est de briser les cloisonnements invisibles qui risquent d'isoler les ouvriers les uns des autres; mais cela ne veut pas dire qu'il insuffle la vie à des cadavres. Il rapproche des passions, des intérêts, il met en commun des espérances et des entreprises, il garantit aux uns la solidarité des autres: c'est à travers ses consignes que la volonté de tous se manifeste à chacun; y obéir, c'est se faire collectif. Bien sûr ses commandements seront sans effet s'ils ne vont pas dans le sens des courants sociaux; mais pour qu'il se règle sur les tendances réelles du mouvement ouvrier, encore faut-il qu'elles existent; et, pour qu'elles existent, pour qu'elles se concrétisent, il faut un certain degré d'intégration. Si le lien se relâche, les masses s'étalent et s'éparpillent, les structures se détendent et mollissent, toute la collectivité glisse vers un désordre moléculaire; qu'il resserre, les couleurs reparaissent et les structures et les mouvements orientés. Et puisque vous citez volontiers Trotsky, prenez ces remarques pour un simple commentaire de ce qu'il a fort judicieusement écrit dans son Histoire de la Révolution russe : « Les partis et les leaders sont un élément non autonome mais très important du processus. Sans organisation dirigeante, l'énergie des masses se volatiserait comme de la vapeur non enfermée dans un cylindre à piston. Cependant, le mouvement ne vient ni du mouvement ni du cylindre mais de la vapeur. » Au fait, est-ce que vous n'en convenez pas vous-même dans votre article : « Les activités politiques des ouvriers sont demeurées dispersées tant que les éléments les plus dynamiques de l'intelligentsia ne lui ont pas permis de se cristalliser dans une organisation unique. Mais ces éléments laissés à eux-mêmes n'auraient eu aucun pouvoir. » Alors? Serions-nous d'accord? Pas du tout. Pour moi, la classe se fait, se défait, se refait sans cesse ce qui ne veut nullement dire qu'elle revienne au point de départ; pour se refaire ou pour se maintenir, aujourd'hui plus que jamais, je prétends qu'elle a besoin de la médiation d'un groupe qui se soit formé dans son sein. Cela et rien de plus; il me paraissait inutile, dangereux et d'ailleurs outrecuidant de faire une théorie du prolétariat. Je disais: Aujourd'hui les masses ont besoin du Parti. Vous, vous n'avez pas hésité: nous avons eu droit à votre théorie de la classe et à une reconstruction dialectique du mouvement ouvrier depuis ses origines. Le but : montrer que la classe écrit sa propre histoire, qu'elle s'organise progressivement par ses propres movens et développe son expérience spontanément. Spontanément : non. Je dois l'avouer, le mot n'est jamais prononcé, mais comme dit Saint-John Perse du soleil: « Il n'est pas nommé mais sa présence est parmi nous. »

Ou quel nom donnerez-vous à « l'effort de la classe pour se comporter comme une unité et pour affirmer sa suprématie totale »? Et à ce « processus naturel mais non inconscient »? Mais vous, vous voulez établir que le développement de la classe est autonome, que les partis n'en sont que l'expression transitoire. Et vous voulez prouver cela contre moi. Voyons comment vous allez vous y prendre.

Le prolétariat, disait Marx, « produit les conditions matérielles de son avènement... (qui sont) la forme coopérative du travail, l'application raisonnée de la science à la technique... la transformation des moyens particuliers de travail en mouvement ne pouvant être combinés qu'en commun, l'économie de tous les moyens de production, d'un travail social combiné, l'entrée des peuples dans le réseau du marché mondial, etc. » Mais pendant que les forces productives se socialisent, les rapports de production restent individuels. Vous en concluez donc — et qui ne vous approuverait? — que la conduite la plus élémentaire de l'ouvrier au travail est déjà révolutionnaire. D'une part, en effet, les conditions de production — c'est-à-dire le régime de la propriété — deviennent des entraves pour les forces productives — puisque justement le travail est socialisé. D'autre part, le prolétariat, par son travail quotidien, engendre peu à peu les «conditions matérielles » qui, le jour venu, lui permettront de prendre le pouvoir. En produisant le capital, le prolétariat se produit lui-même comme fossoyeur du capitalisme. Il serait absurde de distinguer l'activité technique et l'activité politique du travailleur. Ce serait confondre la tâche purement abstraite et négative du prolétariat

(renverser la bourgeoisie) avec sa tâche positive et concrète : organiser progressivement les nouveaux rapports qui s'institueront entre les hommes, s'acheminer peu à peu vers un « remaniement des données industrielles », etc. Et d'ailleurs s'il est vrai que le prolétariat, au plus profond de sa détresse, engendre son propre cours, inversement sa praxis libératrice a pour limite infranchissable, au jour le jour, les conditions matérielles de la production : « Il leur faut... commencer, disait Marx, par produire eux-mêmes les conditions matérielles d'une nouvelle société et nul effort de l'esprit ni de la volonté ne peut les soustraire à cette destinée... »

Tout est pour le mieux : le prolétariat fait sa propre histoire, il crée dans la peine et la souffrance ce moment futur où la guestion et la réponse seront confondues et où, comme vous dites galamment, il pourra « remanier les données de la production ». Et le travail, bien sûr, a une valeur que je nommerai, sans crainte de vous trahir, « culturelle ». L'ouvrier se produit en produisant : dans la mesure où la technique socialise objectivement la production, le travailleur, subjectivement, se détermine dans son mode de vie, ses conduites, son système de valeurs et son expérience, comme socialiste: l'organisation de la classe pour elle-même et dans sa lutte contre le capitalisme esquisse progressivement ce que sera la société postrévolutionnaire.

Voilà ce qu'on pourrait nommer de « l'immanentisme de classe ». Si l'on voulait mettre en lumière le finalisme honteux qui se cache sous toutes les dialectiques, on vous ferait dire que la classe ouvrière est le procédé le plus économique pour réaliser une société sans classes. Il fallait un travail si ingrat pour produire les conditions matérielles de cette société que l'humanité, voulant dépasser toute oppression, trouve un seul moyen : se faire prolétariat opprimé. Comment s'épuiser à produire la plus-value si l'on n'est dupe et victime? Le profit serait en somme une ruse de la Raison. Non, je plaisante et vous n'avez rien dit de semblable 1 : mais si j'étais « jeune patron », je serais lefortiste : avec votre interprétation, vous jetez les bases d'un marxisme pour tous. L'exploitation, bien sûr, existe. Mais qu'est-ce? Tout simplement la structure objective du système de production. Et, dans le fond, tout le monde y trouve son compte: pendant que les travailleurs préparent à long terme l'avènement de la société sans classes, le patron réalise son profit dans l'immédiat; on retrouve la solidarité du travail et du capital: convaincu de la nécessité et de l'inéluctabilité d'une société sans classes, le patron lefortiste sacrific son honneur à la révolution et défend le régime, au besoin, par la force : il ne peut secourir ses camarades ouvriers qu'en les contraignant à produire les conditions de leur émancipation. Rien d'étonnant : vous voulez prouver, comme nous le verrons, que vous servirez mieux le prolétariat en vous ancrant dans la bourgeoisie intellectuelle. Si l'argument vaut pour vous, il vaut pour d'autres. Et pourquoi pas pour la bourgeoisie tout entière?

Dans tout votre exposé, on le sent brusquement, quelque chose manque. On dirait que ce n'est plus Marx qui vous souffle à l'oreille; Engels a pris sa place. Engels qui tire le matérialisme

<sup>1.</sup> Je reviendrai plus loin, cependant, sur cet étrange caprice qui vous a fait lui défendre de « refuser son état ».

dialectique vers l'économisme, Engels qui décrit l'exploitation comme un processus physicochimique <sup>1</sup> et qui fait naître les conflits sociaux non de la structure même du régime de production, mais de l'évolution de ce régime <sup>2</sup>, Engels

1. « Même en supposant que toute propriété individuelle repose à l'origine sur un travail personnel du possesseur et que, dans tout le cours ultérieur des choses, il n'est jamais échangé que des valeurs égales contre des valeurs égales, nous arriverons nécessairement, par le développement progressif de la production et de l'échange, au mode actuel de production capitaliste et tout ce problème est expliqué par des causes économiques. »

Ce texte est dirigé contre la «conception de la violence» chez Dühring et, dans cette perspective, il est admissible. Pour Marx aussi, d'ailleure, le libre contrat du travail fait deux dupes : le patron aussi bien que l'ouvrier. Pourtant le son est tout autre; c'est que le capital n'est pas une chose : c'est un rapport entre les hommes, une perversion et une inversion de la relation proprement humaine. Toute la

différence est là.

2. « Le rapport entre la répartition pour chaque époque donnée et les conditions matérielles d'existence de la société à la même époque est tellement dans la nature des choses qu'il se reflète régulièrement dans l'instinct populaire. Tant qu'un mode de production se trouve dans la branche ascendante de son évolution, il est acclamé par ceux mêmes que désavantage le mode de répartition correspondant. C'est l'histoire des ouvriers anglais à l'avènement de la grande industrie. Aussi longtemps même que ce mode de production reste le mode social normal, la répartition satisfait... et si une protestation s'élève, c'est du sein même de la classe dominante... et c'est... dans la masse exploitée qu'elle ne trouve pas d'écho.» (A. D., II, 10.)

Comment comprendre alors que « la lutte (du prolétariat contre la bourgeoisie) commence avec son existence même »? En fait, il n'y a jamais de lutte : il y a un système économique que ses contradictions, réelles finissent par faire éclater. Les protestations, les indignations, la haine qui ne sont « que des symptômes »,

qui nous montre les hommes produits par le système sans nous faire voir le système produit par les hommes et qui réduit le conflit interhumain à n'être qu'une expression symbolique des contradictions de l'économie. Le panlogicisme de Hegel se doublait d'un pantragicisme; et dans le marxisme, pareillement, il y a le procès du capital et le drame de l'homme : deux aspects inséparables de la même dialectique. Mais vous, quand il s'agit du bourgeois, vous adoptez le point de vue de l'économisme : on ne le voit pas, il n'existe pas. Votre haine tranquille est si radicale que vous avez commencé par en faire un pur objet, le produit passif du capital et, par suite, du salarié. J'y suis : ce qui manque, c'est la lutte des classes. Puisque le bourgeois n'est qu'un des haut-parleurs du capitalisme, on ne saurait lutter contre lui, parer ses coups, déjouer ses ruses, esquiver, feinter, avancer ni rompre; on ne risque ni la défaite ni la victoire. Quand vous dites que le travailleur « lutte » contre la classe bourgeoise, vous voulez simplement signifier qu'il agit en produisant sur la forme actuelle de la production; ce prétendu conflit séculaire, cette guerre civile se réduit à la pression indéfiniment croissante qu'exercent des forces de production chaque jour plus nombreuses et plus socialisées sur le vieux cadre formel qui les contient.

Libre à vous de rendre, après cela, au prolétariat toute la réalité humaine, toute la force vive

elles interviennent « lorsque le mode de production a déjà parcouru une bonne partie de sa marche descendante, lorsqu'il se survit à moitié, lorsque les conditions de son existence ont en grande partie disparu ». Et que signifient ces réactions-témoins? Que « son successeur frappe à la porte ». et toute la conscience que vous refusez au bourgeois; libre à vous d'être hégélien pour parler des ouvriers et disciple d'Engels pour parler des patrons. Vous n'en avez pas moins supprimé le conslit comme drame réel entre des hommes: ces deux ennemis mortels s'ignorent. Si même il vous arrive, comme à regret, de reconnaître une « expérience » à la classe dominante comme à la classe prolétaire, vous vous hâtez d'ajouter que ces expériences sont parallèles. Comment s'affronteraient-elles puisqu'elles ne se rencontrent jamais? Bien sûr le patron figure dans celle de l'ouvrier : mais comme une détermination sans contenu; et dans le système du patron l'ouvrier n'est guère plus déterminé : c'est la condition a priori de la possibilité du capital.

Y croyez-vous, au fond, à la lutte des classes? Oui et non : elle vous assomme. Dans un article récent, vous avez laissé échapper quelques phrases bien significatives: vous reprochez au P. C. de mettre l'accent « sur la nécessité de lutter contre le capitalisme, de renverser la bourgeoisie, d'abolir la propriété privée ». Selon vous, ces conceptions sont « abstraites »: elles prennent pour objet la Révolution, qui est un épisode politique, et non l'organisation du pouvoir prolétarien. Le Parti ne vise que l'efficacité de la lutte immédiate, la classe ouvrière en secoue l'emprise et, tout en contestant l'exploitation sous toutes ses formes, elle cherche à définir « la forme positive de son pouvoir ». Ce qui la ramène, bien entendu, à vos médiations. On ne peut mieux dire : la lutte des classes n'est pas le drame réel qui oppose des hommes concrets à chaque minute. C'est une structure abstraite d'un phénomène beaucoup plus riche : de l'expérience cumulative. Et vous en venez tout naturellement à parler du mouvement révolutionnaire, comme d'un « travail que le prolétariat exerce sur la société ». Il est vrai que, dans toute bataille, il y a dépense d'énergie, action sur la nature, production, destruction donc travail. D'où vient pourtant qu'on a répugnance à définir la bataille de Pavie comme un travail exécuté par l'armée impériale sur l'armée française? C'est qu'on négligerait l'élément proprement agonistique. Vous, si vous réduisez la lutte au travail, c'est que vous avez en sous-main supprimé l'un des combattants. Nul ne s'étonnera, après cela, de vous voir inventer cet euphémisme gracieux pour désigner la Révolution : « Un remaniement des

données de la production industrielle. »

Voilà le prolétariat tout seul. Seul il peut « écrire sa propre histoire ». Au lieu d'être le pur effet inerte de forces mécaniques, il se produit en produisant son produit et, qu'il force le rendement ou qu'il fasse la grève, il rapproche inéluctablement l'heure de sa délivrance. « L'expérience sociale de la classe se poursuit sur tous les plans à la fois. » Pour tout dire, la classe ouvrière n'a pas de dehors. Vous l'avez d'ailleurs écrit : « Le prolétariat n'est rien d'objectif... il ne se définit que comme expérience. » Et « les changements qui affectent le prolétariat dans son nombre, sa structure et son mode de travail ne prennent un sens que dans la mesure où la classe ouvrière les assimile subjectivement et les traduit dans son opposition à l'exploitation. C'est à dire qu'il n'y a aucun facteur objectif qui garantisse au prolétariat son progrès. » Le beau tour, et comme vous savez de bonne heure abuser du langage. Vous prouvez l'unité du prolétariat par celle de son expérience, mais l'unité de l'expérience, quand elle se ferait progressivement,

suppose l'unité du prolétariat. Non, direz-vous. l'une en se faisant fait l'autre: l'expérience est à la mesure exacte de l'organisation et réciproquement. Mais précisément, cela ne va pas : le prolétariat est écrasé par un présent perpétuel. La machine et son produit sont présents, ils n'ont ni passé ni futur; le prolétariat, « produit de son propre produit , est apparu sans tradition et sur la destruction de toute tradition: Marx appelle les ouvriers « des hommes neufs », « l'invention de l'époque moderne ». Le milieu sans cesse bouleversé est défavorable à la formation d'une mémoire sociale et, vous qui citez le texte de Marx sur l'agitation de l'époque bourgeoise, il est étrange que vous ne vous en soyez pas avisé. « Ce bouleversement continuel des modes de production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette obscurité perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise. Tous les rapports sociaux traditionnels et figés se dissolvent; ceux qui les remplacent vieillissent avant d'avoir pu s'ossifier », etc. Comme si cela ne suffisait pas, des cataclysmes venus de l'extérieur ébranlent la société entière, changent les structures sociales; les profondes altérations qui affectent le prolétariat dans les premières années de ce siècle eussent suffi à détruire sa mémoire sociale: ces ouvriers nouveaux qui surgissent vers 1910, comment pouvez-vous imaginer qu'ils vont reprendre les traditions aristocratiques du syndicalisme révolutionnaire et des professionnels? Changement, oui; changement historique et cumulatif, sûrement pas. Mais il a fallu, pardessus le marché, que la guerre apporte son désordre: deux millions de salariés sont mobilisés, l'effectif féminin est décuplé, la jeune génération qui entre à la fabrique vers 1917 n'a jamais connu le syndicalisme. Le fait s'est confirmé pendant la dernière guerre et tous les observateurs ont remarqué que les jeunes ouvriers n'ont presque aucune connaissance des grèves de 36. Il s'agit pour eux de faits légendaires et peu compréhensibles. En un mot, si vous voulez, malgré tant de forces hostiles et tant de raisons d'oubli, que le prolétariat conserve une mémoire et une expérience communes, vous ne pouvez pas compter sur cette expérience même pour lui fournir ce minimum d'unité que la mémoire nécessite. Dans une société traditionaliste et aux transformations lentes, le cercle ne serait pas vicieux, l'expérience se crée ses propres instruments. Dans une classe en perpétuel bouleversement et dont l'organisation, comme nous verrons, est toujours en retard sur celle du patronat. il faut des cadres, des repères, des cautions, de l'expérience. Dans la mesure où le passé demeure, fût-ce à titre de conduite, d' « exis » ou de schème directeur, c'est qu'il est conservé par des organes spécialisés; de même qu'elle a besoin d'une médiation entre ses membres, la classe ouvrière, loin d'être unifiée par sa mémoire, a besoin d'une médiation entre elle-même et son passé.

Laissons cela pour l'instant; supposons que les conditions formelles de cette « expérience cumulative » soient données en fait. Voici qui m'inquiète davantage : vous nous avez parlé de deux expériences parallèles; celle du patronat, celle du prolétariat. Je peux aussi vous en accorder d'autres : celle de la classe paysanne, celle des classes moyennes, etc. Et je vois aussi qu'un bourgeois peut exprimer à sa manière l'expérience de la bourgeoisie, un paysan celle du paysannat. Mais vous, Lefort, qui êtes-vous? Où êtes-vous? Et comment pouvez-vous nous parler de l'expé-

